

13. August 70

UDO WIECZOREK / MANFRED BOMM

Seelenvermächtnis

Udo W.: Mein zweites Leben



KULTUR

GMEINER



Ce livre ne cherche pas à convaincre.
Il tolère tous les points de vue, concevables et inconcevables.
Il changera peut-être un peu celui ou celle qui le lira.

L'histoire qui est racontée ici s'est réellement produite.

En raison du temps écoulé depuis les évènements, les dialogues ne sont pas
des citations exactes, mais le contenu des conversations et discussions
correspond à la réalité.

DES CHOSES INEXPLICABLES

Il y a des histoires incroyables. Elles paraissent fantastiques à notre société orientée vers les choses matérielles. L'homme « moderne » se détourne de ce qui ne cadre pas avec sa vision du monde habituelle. Il n'accorde aux témoignages de l'inexplicable et du mystérieux, au mieux, qu'un petit sourire de commisération. Ou bien il n'ose pas en parler. Car ce qui n'est pas scientifiquement explicable ou plausible est trop souvent considéré comme élucubrations ou chimères. Cependant, l'histoire qui est racontée ici, bien qu'elle touche aux limites du rationnel est loin de tout cela.

Les auteurs de ce livre, Udo Wieczorek et Manfred Bomm, sont conscients de la difficulté du sujet. Mais ils ont décidé de s'y attaquer et d'étudier de plus près ce dossier « inexplicable ». Ils veulent inciter à la réflexion et laisser le lecteur tirer ses conclusions. L'histoire s'est déroulée dans tous ses détails comme les auteurs l'ont écrite et elle prouve qu'il y a, au-delà de notre monde d'apparence, quelque chose que nous ne pouvons pas pénétrer. Consolation, espoir, confiance. Qu'importe, que nous croyions en Dieu ou non.

Les auteurs assurent avoir mené leur enquête et constitué leur dossier dans les règles et en toute probité.

Les questions centrales qui en résultent sont aussi vieilles que l'humanité : est-ce que la mort est vraiment la fin ou serait-elle peut-être un recommencement ? Serait-il possible que nous revenions sur terre, et alors, que portons-nous de ce passé dans notre être présent ?

Pendant des années, Udo Wieczorek a cherché une réponse et s'est heurté à beaucoup de choses mystérieuses. Ce fut un long chemin commencé dans l'enfance par des cauchemars permanents et qui vient seulement de s'achever par un legs que nous avons inclus dans ce dossier.

Udo Wieczorek raconte de façon détaillée comment des rêves énigmatiques et souvent dramatiques l'ont transporté dans un passé totalement étranger. C'étaient des scènes isolées qui, comme les fragments d'un film en noir et blanc décousu, revenaient sans cesse, se complétaient et, des années plus tard seulement, révélèrent un scénario entier, ouvrant une perspective incroyable : l'ancienne vie de Wieczorek comme soldat dans la Première Guerre mondiale.

Wieczorek décrit ses rêves avec beaucoup de sensibilité et fait participer le lecteur à ces courtes scènes (ces paragraphes sont imprimés en italique) et à leurs changements de rythme rapides. Le récit de son enquête de détective à la recherche de traces, la plongée dans son propre passé se lisent comme un passionnant roman policier. Et voici le plus incroyable : ce qu'il a vu en rêve, il en a trouvé des preuves matérielles sur place.

Wieczorek sait maintenant qu'il s'est un jour nommé « Vinz » et qu'il a été tué pendant la Première Guerre mondiale. Si l'on en croit l'incroyable, il est né à nouveau soixante-trois ans plus tard à Ulm¹ avec tout le fardeau que son âme a apporté de cette vie antérieure. Cela peut paraître étrange et inquiétant. Pourtant, pendant leurs investigations méticuleuses, les deux auteurs ont établi des concordances surprenantes. C'est justement ce qu'ils retracent dans ce livre. Udo Wieczorek, la personne concernée, raconte son histoire et ce qu'il ressent au fur et à mesure qu'il découvre ce passé inconnu. Manfred Bomm, journaliste à l'esprit critique et habitué aux enquêtes approfondies, a organisé et accompagné ces investigations.

L'histoire qui est racontée ici, a commencé à l'époque de la Première Guerre mondiale dans le village de Sexten², dans la vallée du Pustertal³, dans le Tyrol du Sud, près de l'ancienne frontière avec l'Italie. Nous sommes en 1915. La Première Guerre mondiale arrive dans les vallées idylliques et romantiques des Dolomites. La ligne de front entre l'Italie et l'Autriche-Hongrie passe à travers la montagne, plus exactement en plein milieu de Sexten. Quelque part là-haut, sur un sommet isolé, deux jeunes hommes, qui étaient autrefois des amis inséparables, se font face. Qu'un jour ils soient devenus ennemis est la tragédie qui, dans notre histoire, joue le rôle décisif. L'un des deux, Vinzenz, combat dans les rangs des Chasseurs impériaux du côté austro-hongrois. L'autre, Josef, du côté du Royaume italien.

Les événements gravitent autour de ce soldat mortellement blessé nommé Vinz, dont le destin n'aurait guère pu se dérouler de façon plus tragique. Sa mort en 1915, est le prélude d'une terrible fatalité qui, comme tombée du ciel, frappe l'écrivain Udo Wieczorek et ne le lâche plus. Jusqu'en 2013, l'année de la vérité.

¹ *Ulm, sur le Danube, ville du Land de Bade-Wurtemberg, à la limite du Land de Bavière.*

² *Sexten (Sesto en italien) est situé dans le Tyrol du Sud/Haut Adige, région autonome bilingue d'Italie, dans les Dolomites, qui faisait partie de l'Autriche-Hongrie jusqu'à la fin de la Première guerre mondiale.*

³ *En italien, Val Pusteria.*

Les deux auteurs ont accepté le legs de Vinz, en toute modestie, en toute humilité, en toute honnêteté.

LE CONTEXTE HISTORIQUE

(auteur : Udo Wiczorek)

La guerre entre l'Autriche-Hongrie et l'Italie

1915-1918

Pour comprendre la situation politique dans le Tyrol du Sud au début de la Première Guerre mondiale, que l'on permette un rapide exposé historique.

Le Royaume d'Italie faisait partie, jusqu'au début de la guerre en 1914, de l'alliance appelée « les Puissances centrales », avec l'Empire allemand et l'Autriche-Hongrie. Après l'attentat de Sarajevo, au cours duquel l'héritier du trône autrichien, le grand-duc François-Ferdinand fut assassiné par une organisation séparatiste clandestine, l'Italie quitta cette triple alliance, mais resta neutre - jusqu'en mai 1915.

Sous la pression de la France, de l'Angleterre et de la Russie, qui avaient scellé entre elles « l'Entente », l'Italie abandonna sa neutralité⁴ et déclara la guerre à l'Autriche-Hongrie. Le 28 mai 1915, l'armée italienne passa à l'offensive dans le Tyrol du Sud où la monarchie danubienne se trouvait à ce moment-là presque sans défense face à la supériorité italienne. Les hommes en âge de combattre étaient déjà engagés depuis 1914 sur des fronts éloignés à l'Est, contre la Serbie et la Russie. Si le Tyrol du Sud ne fut pas aussitôt submergé par l'armée italienne, c'est uniquement grâce à la milice tyrolienne⁵ et aux volontaires. En effet, cette maigre défense réussit à tenir jusqu'à la fin – depuis l'Ortler jusqu'à l'Isonzo⁶ à travers les Dolomites, et aussi à Sexten dans la haute vallée du Pustertal, où se déroule l'histoire racontée dans ce livre.

La frontière entre l'Autriche-Hongrie et l'Italie, et donc la ligne de front, passait exactement au col du Kreuzberg⁷. Là où la frontière linguistique passe encore aujourd'hui, où les eaux se séparent entre la Mer Noire et la Méditerranée. Là, on lutta pour chaque mètre carré de cette terre ingrate, en perdant parfois bien davantage que

⁴ En échange de son entrée en guerre, l'Italie avait obtenu des alliés de l'Entente, la promesse de l'annexion d'une partie de l'Autriche, notamment le Tyrol du Sud, jusqu'au col du Brenner.

⁵ Les « Standschützen », milice de la région du Tyrol et du Vorarlberg, créée au 15^{ème} siècle et formée de « tirailleurs » volontaires pour la défense de cette région.

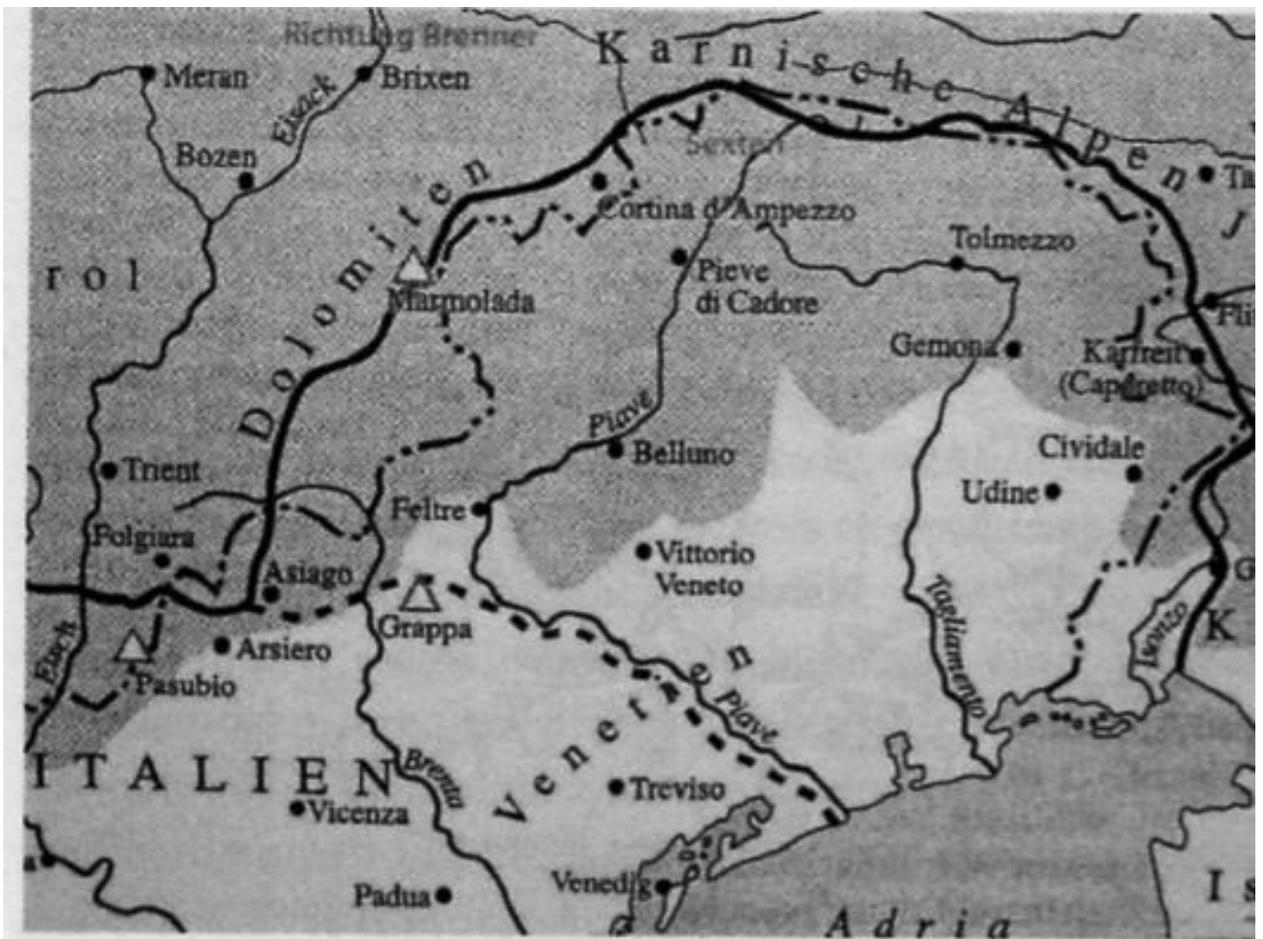
⁶ Ortler, en italien Ortles, sommet culminant à 3905 m. - Isonzo : -fleuve entre l'Italie et la Slovénie, État indépendant aujourd'hui mais qui faisait partie de l'Autriche-Hongrie jusqu'en 1918.

⁷ En italien, passo di Monte Croce di Comelico.

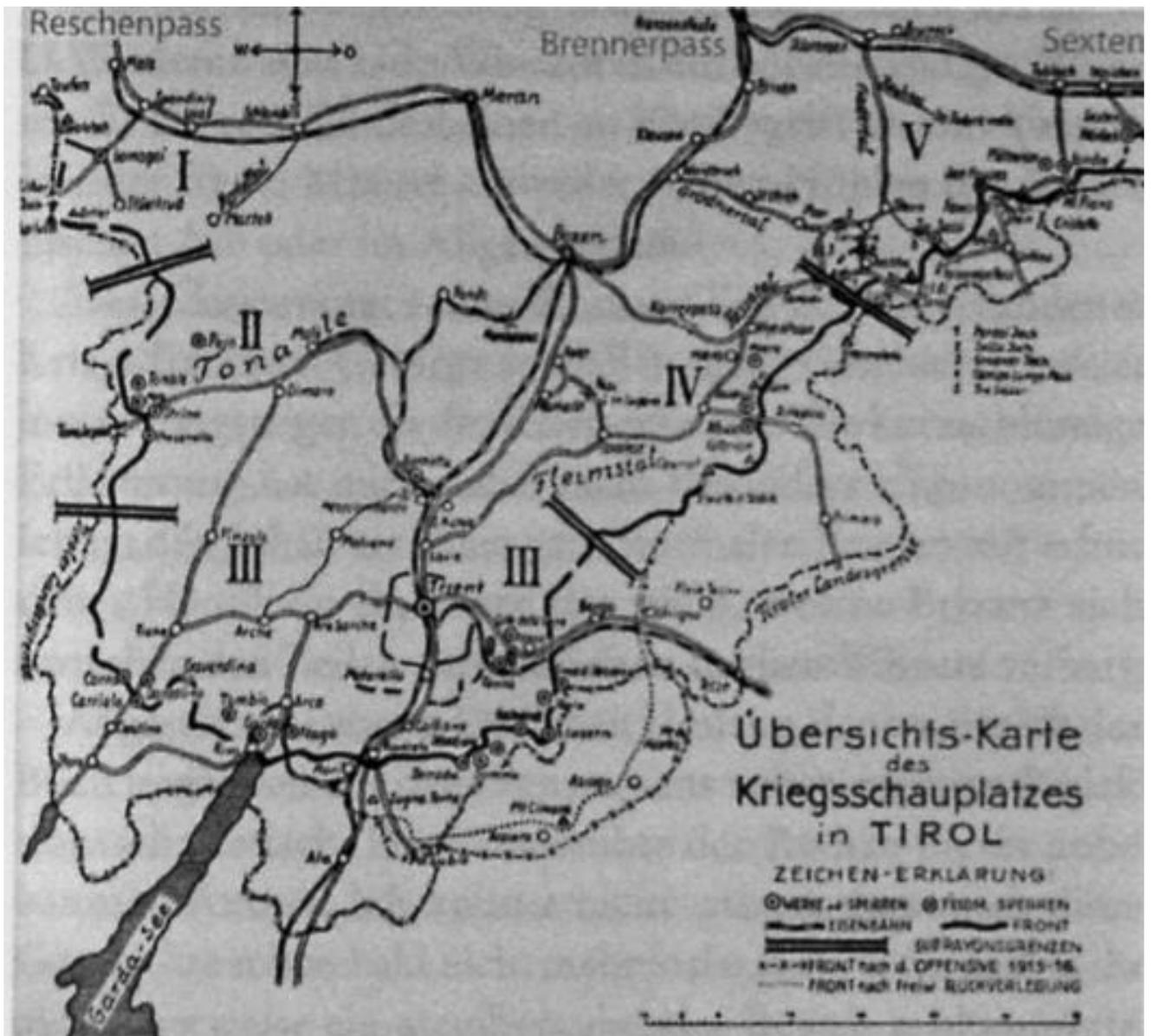
ce que l'on aurait pu gagner. C'étaient des sommets solitaires, des crêtes, des arêtes, pour lesquels on se battait avec acharnement. Là, au col du Kreuzberg où le terrain se montre moins abrupt, on utilisa les armes les plus lourdes.

Les communes de Sexten et de Moos se situaient ainsi en plein milieu de la zone de combat, mais aussi à portée de canon de l'artillerie ennemie. Dès 1915, ces villages devinrent des cibles, furent victimes d'un incendie destructeur et évacués.

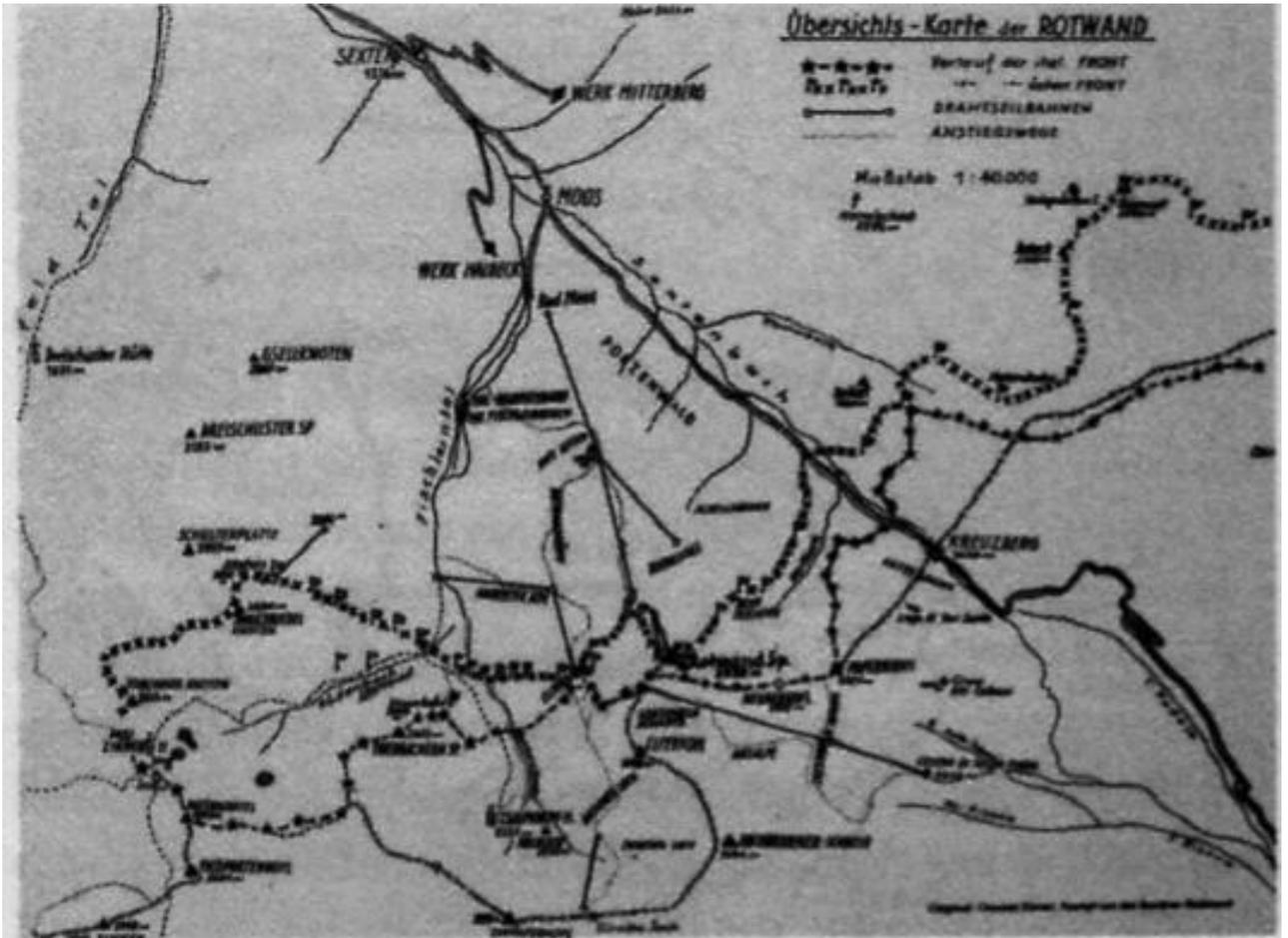
Et là justement, il s'est passé quelque chose qui est lié de façon étrange à un homme qui n'avait pas vécu cette époque, qui n'avait jamais visité cette vallée jusqu'en 1994. Un homme qui, pendant de longues années, n'a pas su ce qui lui arrivait...



La ligne de front entre l'Autriche-Hongrie et l'Italie au début de la guerre (ligne continue en gras).



Le front du Tyrol (d'après V. Schemfil). Sexten et le col du Kreuzberg se situent en haut à droite.



Der Frontverlauf im Abschnitt Sexten zwischen Rotwand und Kreuzberg.

La ligne de front dans le secteur de Sexten.

PROLOGUE

(auteur : Manfred Bomm)

Depuis que j'ai rencontré Udo Wieczorek, je me demande si tout ce qui s'est passé ensuite n'était vraiment que du hasard. J'ai parfois le sentiment que cela devait se passer ainsi, ce qui est à la fois rassurant et inquiétant.

Un jour de printemps 2009, un collègue de la rédaction posa un gros livre sur mon bureau. Je devais le lire à l'occasion et rédiger un petit article pour la partie magazine de notre journal. Sur la couverture, il y avait un aigle rouge et le titre : « *Vole, mon aigle rouge* ». Le nom de l'auteur, un certain U.W. Mercz, ne me disait rien. Un pseudonyme, comme je l'appris plus tard.

D'après la courte description de mon collègue, ce U.W. Mercz, alias Udo Wieczorek, était un employé de la région. Il était passionné de montagne depuis qu'il savait marcher et profitait de chaque heure de liberté pour grimper un peu partout dans les grottes du Jura souabe ou dans les Alpes de l'Allgäu⁸.

D'après le texte de présentation, son roman était un drame de guerre en montagne. L'histoire de deux jeunes alpinistes que la guerre sépare. Cette courte présentation, en style fleuri, ne m'avait pas particulièrement impressionné. Je considérai qu'il s'agissait d'un roman tout à fait normal avec une action inventée. Je ne pressentis pas la force explosive qui se cachait dans les sept cents pages de ce gros pavé.

Découragé par le volume conséquent de l'ouvrage, je le refermai et le déposai sur le rebord de la fenêtre à côté de mon bureau. Là, le roman de cet auteur inconnu se couvrit tranquillement de poussière. Je ne savais pas que bientôt cette histoire ne me lâcherait plus, qu'il y sommeillait une preuve ahurissante. La preuve de quelque chose qui ne pouvait normalement pas exister, que notre entendement paraissait incapable d'accepter. Quelque chose qu'Udo Wieczorek avait, pour cette raison, longtemps gardé pour lui.

Début octobre 2009, je partis avec ma compagne, en camping-car, pour une semaine de randonnée dans les Dolomites. Je m'étais souvenu de « *l'Aigle* » et je l'avais emporté pour le voyage. A ce moment-là, je ne savais pas où se déroulait

⁸ Le Jura souabe ou « *Schwäbische Alp* », dans le sud-ouest de l'Allemagne, est le prolongement du Jura suisse. L'Allgäu est une région montagneuse du sud de l'Allemagne.

exactement l'histoire de Vinzenz et de Josef, les deux protagonistes du roman de Wiczorek. Je ne connaissais pas particulièrement l'histoire de la Première Guerre mondiale et ne savais rien du tout des combats dans les Alpes.

Le soir du 3 octobre, dans le confortable camping de Sexten, pas très loin des « Drei Zinnen »⁹, j'ouvris le roman de Wiczorek. La dédicace promettait du tragique : *« Ce livre est dédié à tous ceux qui ont trouvé leur tombe solitaire dans les montagnes de leur patrie. Dans ces montagnes que nous aimons tant aujourd'hui et qu'eux aussi, autrefois, ont aimées. Ces lignes sont dédiées à ceux dont plus personne ne se souvient. »*

Ces mots pourraient tout aussi bien se trouver au début du présent ouvrage. En effet, plus rien n'évoque le souvenir de ces innombrables tués, si ce n'est leurs noms gravés dans la pierre des croix semblables des cimetières militaires. Si l'on voulait retracer le destin d'un de ces morts, il faudrait consulter les chroniques, les historiens locaux et les archives ou interroger leurs descendants. Je n'aurais jamais cru que je parcourrais exactement ce chemin-là, quatre ans plus tard, avec Wiczorek.

Ce premier livre de Wiczorek laisse les lecteurs dans le flou sur l'origine de son roman : s'agit-il d'une histoire vraie ou d'une fiction ? Il y est question d'un rêve, raconté de manière romantique, quelque part sur le front des Dolomites pendant la Première Guerre mondiale. L'auteur entraîne ses lecteurs dans la période d'avant la guerre entre l'Autriche-Hongrie et l'Italie (1915), quand l'amitié entre deux jeunes hommes, Vinzenz et Josef, se brise. Séparés brutalement par les tourbillons de l'histoire, ils vont combattre dans des camps différents. Le lecteur devine la suite : il y aura, un moment donné, de tragiques retrouvailles.

Wiczorek touche le lecteur par la peinture émouvante des sentiments et décrit les beautés de la montagne de façon si imagée qu'on pourrait croire qu'il a participé aux événements. Je suis frappé par son talent de conteur. Apparemment, il peut se transposer sans effort dans une époque qui, avec le recul d'un siècle, nous paraît déjà presque étrangère. Il raconte de manière terriblement juste le monde émotionnel des soldats ; ses descriptions me transposent en plein milieu de cette époque brutale, quand s'abattait tout autour de Sexten un incessant orage d'acier. Mais, après quelques pages de lecture, la chair de poule monta le long de mon dos. Était-ce possible ? L'action de ce livre que j'avais négligemment laissé traîner, se déroulait-elle exactement

⁹ Les « Trois Pics », en italien « Tre Cime di Lavaredo », un des sommets les plus spectaculaires des Dolomites.

là où j'étais, par hasard, en train de le lire – exactement là ? Était-ce bien ici, le théâtre de cette guerre que l'auteur me décrit ? Et d'un coup, je fus pris d'une sensation électrisante. Je découvris que notre terrain de camping se situait précisément dans la zone pour laquelle on s'était si durement battu autrefois. Le col du Kreuzberg, que Wiczorek évoque fréquemment, est éloigné de deux kilomètres à peine – et le Seikofel¹⁰, cette croupe montagneuse à 1900 mètres d'altitude, recouverte de broussailles, se dresse juste derrière la pente boisée du camping. J'étais en plein dans les lieux de l'action, pénétrant à chaque ligne plus avant dans les événements qui s'étaient déroulés ici même, quatre-vingt quatorze années plus tôt. Un hasard ?

Je lus fiévreusement les pages suivantes. Et plus je me laissais entraîner par le style prenant de Wiczorek, mieux je percevais les messages bien cachés entre les lignes. Des expressions et des formulations qui vous pénètrent dans la chair alors que les yeux, pressés de lire, sont déjà deux lignes plus loin. Je n'arrivais pas vraiment à croire que ce livre était l'œuvre d'un employé à la pensée sobre et analytique¹¹. Il me semblait pourtant qu'il avait utilisé des événements de son destin personnel. Un destin étroitement lié à son roman et qu'il avait essayé de sublimer, sans se nommer.

Alors que vers la fin de ma semaine de vacances, j'arrivai à la postface qu'il commence par le titre quelque peu mystique « *De l'autre côté*¹² », je fus à nouveau intrigué. Soudain, Wiczorek écrit à la première personne, « je », et laisse croire au lecteur qu'il a été lui-même partie prenante de l'histoire. Il fait état de nombreux rêves dans lesquels il aurait traversé toutes les terreurs dont parle son livre, et fait allusion à une mystérieuse trouvaille qui aurait tout confirmé. Ici, dans une tranchée. Aussitôt, je fus pris d'un doute : était-ce encore de la fiction ou bien était-ce le cœur d'une histoire vraie ? À chaque ligne, ma curiosité grandit, jusqu'à la fin, jusqu'au dernier mot, qui ne confirma ni n'infirma ma supposition. Il semblait que dans cette postface se cachaient bien plus de choses que dans tout le reste du livre. Je regardai la couverture¹³, j'essayai de déchiffrer les lettres floues d'une ancienne écriture ; j'étudiai, incrédule, les deux vieilles pièces de monnaie. Un montage bien arrangé ? Ou bien la preuve qu'il existe effectivement entre ciel et terre plus de choses que nous ne pouvons en imaginer ? Wiczorek a-t-il vraiment trouvé un objet qu'il avait seulement vu en rêve ?

¹⁰ *Le Seikofel, une des principales zones de combat dans cette région pendant la Première guerre mondiale, aujourd'hui réserve naturelle et zone de randonnée.*

¹¹ *Professionnellement, Udo Wiczorek est un spécialiste des chiffres.*

¹² *Dans le texte allemand : « Das Dahinter » = ce qui se trouve derrière les choses.*

¹³ *La couverture reproduit la fameuse « trouvaille » : une lettre et deux pièces de monnaie.*

Un objet qui avait été réalisé à une époque où lui-même ne vivait pas encore ? Si oui, comment cela était-il possible ?

Quand je relis la postface de Wiczorek, « *De l'autre côté* », avec ce que je sais aujourd'hui, elle m'apparaît sous une toute autre lumière. Je sais maintenant qu'il y a traité son cas personnel ; je sais aussi qu'avec sa manière très fine de s'exprimer, il laisse sciemment au lecteur la possibilité de se faire sa propre idée. Finalement, la postface pose la question essentielle qui nous occupe aussi dans ce livre, de manière tout à fait objective, sans recherche de sensationnel : est-il possible que Wiczorek ait déjà vécu avant cette vie ? Autrefois, pendant la Première guerre mondiale – jusqu'en 1915 ?

Considérons les choses lucidement : si ces lignes correspondaient à la vérité et si les objets reproduits au dos de la couverture étaient authentiques, je serais tombé sur quelque chose que j'avais attendu toute ma vie de journaliste, quelque chose qu'on ne peut expliquer, quelque chose d'inconcevable.

Quand je me fus rendu professionnellement disponible, je me fis donner par mon collègue l'adresse et le téléphone de l'auteur. Je devais rencontrer ce Wiczorek ; je devais savoir quel type d'homme c'était. Et je fus surpris.

Lors de notre première conversation téléphonique, il se montra réservé. Je perçus chez lui une certaine inhibition dans le contact avec des journalistes. Il me parut méfiant ; c'était compréhensible, mais c'était déjà un indice qu'avec mon hypothèse, j'étais dans le vrai. Finalement, je risquai la question directe : les rêves et la mystérieuse trouvaille décrits dans l'avant-propos et la postface du roman étaient-ils basés sur des faits réels ? Il répondit par un « oui » hésitant. Il proposa une rencontre au cours de laquelle il pourrait me montrer quelque chose - un « artefact », selon son expression. Un objet trouvé donc – pour attester de l'impossible ?

Je me rappelai les pièces de monnaie représentées sur la couverture du livre. Y aurait-il effectivement quelque chose de palpable dans cette histoire ?

Le 26 juin 2010, avec ma compagne qui était plus que sceptique à l'égard de ce genre de choses, je pris la route d'Ulm pour aller chez les Wiczorek.

Nous sommes accueillis amicalement bien qu'avec une certaine distance polie. Comme je laisse entendre que je ne suis pas de ces journalistes arrogants qui le prennent de haut avec ce genre de thèmes, la glace paraît fondre lentement. Wiczorek et sa femme se livrent de plus en plus.

J'étais très attentif au jugement de ma compagne. Elle est en quelque sorte la critique objective, sobre, qui reste en retrait et me ramène aux réalités quand j'aborde un sujet de façon trop euphorique. Cette fois, à la fin de cette longue soirée, nous fûmes d'accord : les émouvants récits de Wieczorek étaient authentiques. Ses « artefacts » nous avaient convaincus. Comme si ses rêves s'étaient matérialisés dans ces trouvailles tangibles, ces indices incontestables venus d'un lointain passé.

À la fin de cette longue soirée, j'entrepris une première et timide tentative de convaincre Wieczorek de l'importance de son expérience et d'écrire un autre livre dans lequel il raconterait son histoire réelle. Il ne montra aucun intérêt à cette idée. Avec la parution de son roman, dit-il, il avait trouvé la paix intérieure. Dans toute cette affaire, d'ailleurs, il ne s'agissait pas de lui, mais de ce Vinz et de son testament. Je compris qu'il n'avait ni envie de publicité personnelle ni envie de gagner de l'argent avec cette histoire.

En cette soirée de juin, il me fit l'impression d'un homme posé qui savait bien qu'il lui était arrivé quelque chose d'extraordinaire, mais qui s'en était accommodé avec une étonnante sérénité. Même aujourd'hui, je ne sais pas s'il se rendait compte de la portée de ce qui l'avait hanté depuis qu'il avait quatre ans, et quel énorme message lui avait été indirectement transmis. Alors que je tenais respectueusement ses « artefacts » entre mes mains, j'avais l'impression que pour lui, c'étaient des objets tout à fait ordinaires. Des souvenirs, des petites choses rapportées de voyage qui semblaient lui appartenir tout naturellement. Sauf qu'ils venaient d'une autre époque.

Les signaux que Wieczorek avait perçus depuis l'enfance étaient faibles, feutrés et pourtant si impitoyablement précis et insistants qu'il n'avait pas pu les écarter comme de simples fantasmes. Si Wieczorek s'était tu, son histoire, qui était finalement le déclencheur de ce livre, se serait perdue. Mais quelque chose le fit changer d'avis, le poussa à écrire, revivre tout cela encore une fois, douloureusement, le coucher sur le papier. Entièrement de son point de vue. Je ne puis dire d'où lui vint cette impulsion. Je suis simplement content qu'il ait accepté de franchir ce pas. Peut-être a-t-il pu le faire grâce au temps écoulé depuis les événements. Peut-être aussi par devoir envers lui-même.

Un silence recueilli s'installe dans le jardin d'hiver quand Wieczorek commence à raconter les événements qui ont marqué profondément sa vie. Il parle pendant près de quatre heures et conclut par cette sentence subtile et pressante, et qui s'applique à son

premier livre aussi bien qu'à celui-ci : « *Écris tout, comme tu le vois* ». Et c'est ce que nous avons fait. Chacun de son point de vue.

Je dédie ce livre à
Joël, Jasmin et à mes parents

et à tous ceux qui n'ont pas eu,
jusqu'à présent,
le courage de parler de leur destin.

1 - PREMIERS REVES

(Auteur : Udo Wiczorek)

L'édition de poche de mon roman que Manfred Bomm a apportée à l'occasion de notre entretien, est fripée. Particulièrement les pages des premier et dernier chapitres – évidemment celles-là. Toute autre chose m'aurait d'ailleurs étonné. Manfred Bomm est un auteur de romans policiers à succès et un journaliste reconnu. Sa main est posée sur mon bouquin comme sur une preuve flagrante dénichée après une longue enquête. Ma preuve, quoi qu'il en soit. J'avais longtemps cru que j'étais arrivé au bout, qu'avec ce livre j'avais trouvé une bonne fin, pour lui et pour moi. Mon état intérieur était « stable ». Mais il n'était pas parfait, il n'était pas rond. Secrètement je savais : ce livre ne te lâchera pas, aussi longtemps que tu vivras. Car c'est une partie de toi, car tu es une partie de lui.

Le regard de Bomm est ouvert et franc ; il respire l'honnêteté. Bomm assure plusieurs fois que mon livre est écrit de façon si juste qu'il en accepte chaque mot. Cet homme ouvrirait-il un nouveau chapitre de mon histoire ? Pourrait-il, en tant que journaliste, éclairer les dernières zones d'ombre de cette affaire énigmatique ? Je me hérise contre cet espoir ; je barricade mon terrain mental. Non parce que je n'aurais pas confiance en Bomm. Mais parce que le seul fait de penser au chemin parcouru est douloureux.

Personne ne peut inventer une histoire pareille, a-t-il dit. Pour lui, à lire le livre, on croirait que j'étais moi-même là-bas, il y a près de cent ans.

Sait-il qu'avec cette phrase, il est tout près du nœud de l'histoire ? Sûrement pas. Un instant, mon regard se pose sur un cadre en bois, sur l'étagère. Ce n'est qu'un objet banal. Et pourtant, dans cette petite relique se réunissent le présent et le passé. Elle est ensemble présage et oracle, la seule garantie que je ne suis pas fou. Le voyage qui m'a conduit à elle fut épuisant et long. Et quand je pense aux nombreuses et douloureuses étapes parcourues, je sens que cela dure encore, jusqu'à cette seconde. Je me dis que je vais réfléchir à ma décision : ce voyage doit-il continuer ? Mais, c'est ce qui est déjà en train de se passer, peu importe que le courage me manque. Comme toujours.

Je m'étonne de ma capacité à retourner en arrière et de raconter depuis le tout début.

Septembre 1974

Seulement des cauchemars... rien de particulier ?

Mon histoire a commencé il y a trente-neuf ans. J'étais encore un enfant. Malgré le recul du temps, je vois encore aujourd'hui chaque détail de ce rêve avec une effrayante netteté. Pourquoi est-ce ainsi ? Je ne peux pas me l'expliquer. Peut-être parce que les visions de ce rêve étaient trop impressionnantes pour être oubliées ; peut-être aussi parce que c'était le premier et qu'il ouvrait la voie à tout l'impensable qui s'est produit par la suite. Car, je le dis sans détours, ce qui lui a succédé pendant des années fut effrayant et inconcevable. Du moins scientifiquement.

Je venais d'avoir quatre ans lorsque les cauchemars commencèrent à me hanter. Toujours, lorsque cela arrivait, j'étais saisi pendant quelques minutes d'une pure panique - jusqu'à ce que l'horrible fût passé. Au début, cela se produisait seulement de temps en temps, puis ce fut chaque nuit. Je me réveillais baigné de sueur et courais me réfugier dans le lit de mes parents. Une chose tout à fait normale – du moins presque. Car les rêves se déroulaient dans des circonstances qui, à nos yeux d'aujourd'hui, ne permettraient pas de les classer dans la normalité : notamment la puissance évocatrice. Les impressions produites par les rêves étaient si fortes que je pouvais croire, aujourd'hui encore, que c'était la réalité. Et puis cette constante répétition. Et puis enfin, ce thème inhabituel : il s'agissait d'une guerre, comme je le sais aujourd'hui. Et j'étais en plein milieu.

Cela s'arrêta de façon aussi soudaine que cela avait commencé. A un moment donné, les rêves ne revinrent plus. Ils n'étaient pas oubliés pour autant, seulement soigneusement refoulés.

Quatorze ans plus tard, à l'âge adulte, des rêves du même genre recommencèrent soudain à me hanter. Aussitôt, les visions de l'enfance se réveillèrent en moi, comme s'il y avait entre elles et les nouveaux cauchemars, une relation logique. Je dus admettre que ces rêves ne venaient pas par hasard. Il devait y avoir un élément déclencheur. Je commençai prudemment à les analyser. Cependant, si je voyais les scènes de façon très réaliste, je ne comprenais ni leur contenu énigmatique, ni leur origine. Dans les nouveaux rêves d'ailleurs, il ne s'agissait que d'une amitié et d'une belle aventure de montagne dans une magnifique vallée alpine. Ces scènes n'avaient rien d'angoissant, tout se passait bien. Mais, je ressentais une oppression latente, ce sentiment qu'à l'instant suivant, il se passerait quelque chose de terrible. Dans le rêve comme dans le présent.

Aujourd'hui, je sais d'où venait cette peur souterraine et qu'elle était justifiée. Il se passait à ce moment-là, en 1915, des choses effroyables. Aujourd'hui, toutes les énigmes paraissent résolues. Toutes sauf une : pourquoi justement moi ? Pourquoi est-ce que je porte en moi un destin qui n'est pas le mien, qui ne peut pas être le mien ? Un destin dont, alors, en 1989, je n'avais pas la moindre idée.

Peut-on expliquer l'origine de ces rêves ?

Les images de mes rêves d'enfant étaient sans ambiguïté. On pouvait les situer dans une époque historique définie. C'était facile, même pour moi qui, lorsque les nouveaux rêves vinrent me hanter, étais ignorant en Histoire. Cela se passait à l'époque de la Première Guerre mondiale, la guerre entre de hautes montagnes. D'après les costumes des personnages, je pus classer les nouvelles impressions du premier rêve de l'âge adulte dans la même époque. Ce fut longtemps la seule découverte que je pus déduire de mes involontaires excursions nocturnes. Leur origine en revanche, malgré mes efforts pour chercher des explications logiques, resta obscure.

Dans ma petite enfance, et aussi longtemps après, je n'avais pas accès à des médias qui auraient traité des grandes guerres du XXe siècle. Quand les premiers cauchemars se manifestèrent, nous ne possédions même pas de téléviseur. Mes grands-pères avaient été trop jeunes pour la Première guerre mondiale. Mon « Opa¹⁴ » qui vivait encore à cette époque, ne connaissait aucune tragique histoire de soldats, ne possédait aucune photo de guerre. À cause de la répugnance pour le sujet, il n'y avait dans notre famille ni livres ni cartes postales sur la guerre. Personne dans mon entourage ne s'occupait de la Première Guerre mondiale dans les montagnes. Et pourtant, il y avait dans ma tête ces affreuses images déposées par mes rêves d'enfant. Presque réelles, comme s'il s'agissait de souvenirs vécus dont je ne savais pas d'où ils me venaient. Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai aucun point de départ, si vague soit-il, pour expliquer l'origine de ces rêves bizarres. Ils paraissaient sortir du néant. De simples fantasmes infantiles ? Non, me dis-je. Quelque chose d'aussi impressionnant, qui durait depuis des dizaines d'années, devait avoir un sens. Et cela avait un sens – un sens très profond.

¹⁴ Opa, diminutif affectueux de « grand-père ».

J'ai froid dans le dos aujourd'hui encore, quand je pense à la manière dont cela a commencé. Presque quarante ans après, ces pensées me serrent comme un habit devenu trop petit. Mais parfois je suis leur trace, toujours plus loin. Jusqu'à ce que j'arrive là où je n'ai en fait aucune envie d'aller. Dans une époque étrangère, dure, faite de privations et de souffrance.

Le premier cauchemar de l'enfance...

Le jour se lève. Lentement, dans le film qui se déroule devant moi, cela se met à bouger.

Où suis-je ? Qui sont ces gens ? Pourquoi sont-ils tous habillés de la même façon ? La peur monte en moi et, avec elle, un froid glacial. Mes doigts sont étrangement raides, un tissu rêche me gratte aux épaules. Quelque chose, près de moi, pue si fort que je ne veux pas respirer, ne veux pas voir – je veux seulement partir, rentrer à la maison. Mais où est-ce ? L'ai-je oublié ?

Mon regard tombe sur un homme. Un autre lui fourre sans ménagement un chiffon dans la bouche. Son visage crie de douleur. Sans arrêt. Mais je ne l'entends pas. Enfin, des mains sales l'entraînent dans l'obscurité qui m'entoure.

Des bouts de mots frôlent mes oreilles. Des sons étrangers que je ne comprends pas. Une peur crue s'accroche à tous mes sens, veut me transmettre un message que rien ne me permet de comprendre.

C'est la guerre. Je le sais. Et je sais que c'est terrible, bien que tout cela, je ne devrais pas le savoir.

Qui marche ici pour toujours ?

Une main me saisit à l'épaule. Je me retourne, effrayé, et je vois un visage anguleux, grave. C'est la seule chose ici qui me soit un peu familière. Des yeux paternels me regardent, ils n'augurent rien de bon. Un adieu ?

Je respire difficilement, rapidement.

« Emmène-moi ! », ces mots résonnent dans mon crâne. L'homme au visage émacié, avec sa casquette à visière fripée, secoue seulement la tête et se détourne. Il me lance un dernier sourire contraint. Une promesse sans valeur. Quatre hommes passent sur un pont suspendu en bois. Sous eux, s'ouvre le précipice. Mon regard s'attache au dernier et le suit jusqu'à ce que l'obscurité l'engloutisse. Un moment donné, quelqu'un me saisit par le bras et me tire dans un fossé en forme de tunnel. Un